

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Causerie sociale / F

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 49-52

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Causerie sociale

*(A notre ami S. B du cercle d'études de St-Maurice)*

De nos jours, notre plus grand ennemi n'est pas l'orateur de meeting ou d'estaminet qui crie au « péril noir » à qui veut l'entendre et conjure de « serrer la vis » aux catholiques pour le plus grand honneur de l'humanité. Ce n'est pas le légiste retors qui s'évertue à dissimuler des engins destructeurs sous des textes de loi apparemment inoffensifs ; ce n'est pas le journaliste qui chaque jour soulage sa bile en insultant à nos objets les plus sacrés, Ce n'est pas ce romancier désagrégé qui tire de son écritoire assez de venin pour empoisonner toute une génération, non, car avec eux nous ne tergiversons pas, avec eux c'est la guerre sans trêve ni merci. Notre ennemi, c'est cet homme qui partage nos idées, cet homme qui souffre de nos souffrances et triomphe de nos triomphes et qui cependant, sous un vain prétexte de prudence, a toujours l'œil au guet pour stériliser tous les efforts et briser tous les élans généreux. C'est la redoutable armée des « bras croisés », hommes au cœur aigri qui ont toujours sur les lèvres le sempiternel « à quoi bon » des âmes terre à terre. Peut-être, ami, comme nous, l'avez-vous rencontré sur votre route ; quoiqu'il en soit, et bien que nous vous sachions une âme d'apôtre, nous vous le signalons.

« C'est trop tard. Le monde est trop corrompu Ce n'est pas vous qui allez ramener l'humanité au paradis terrestre. Voulez-vous vivre heureux, renoncez à la politique etc. » A ces banalités vous reconnaîtrez l'ennemi. Oh ! qui que ce soit, du moment où de sa bouche tombent de pareilles anomalies, fuyez-le. Vous parut-il honnête homme, craignant Dieu, fuyez-le davantage ; ces vertus apparentes vous seraient un piège de plus. Non, le monde n'est pas trop corrompu et ce n'est jamais trop tard quand on travaille avec Dieu ; si embourbé

que soit le char et si profonde que soit l'ornière, nous l'en sortirons et il reprendra sa marche sur les routes unies. Rien est impossible quand on a, enraciné dans le cœur, le sentiment de la dignité et de la valeur de l'âme humaine, quand on a un cœur ouvert aux grandes idées chrétiennes et quand, au ciel de son âme, brille l'étoile de l'espoir en Dieu.

Témoins attristés, non découragés de l'antagonisme qui existe entre ceux qui possèdent et ceux qui désirent posséder nous voulons, nous catholiques, en le christianisant, sceller le baiser Lamourette, en enseignant au peuple la recette qui seule peut terminer « l'antique conflit » parce qu'elle est du divin Médecin et se trouve dans la doctrine chrétienne. En face d'un peuple abusé, quelle doit être la méthode que les catholiques éclairés, les classes aisées emploieront pour gagner leur cause devant les consciences populaires ? L'Évangile, en deux mots, trace notre devoir. « Cœpit facere et docere » (Act. I,1), l'exemple d'abord, la leçon ensuite, car ne l'oublions pas la meilleure tutelle du droit, c'est la pratique du devoir. Il s'est dit au XVIII<sup>me</sup> siècle une parole pleine de vérité, cependant capable — parce que incomplète — de jeter les classes laborieuses dans une absolue incrédulité. « Il faut une religion au peuple », a-t-on dit. Certes ! oui, il faut une religion au peuple, mais à condition que les puissants, les riches, les lettrés soient « peuple » ; à la condition que cette religion qui maîtrise les passions des petits, réprime aussi les passions des grands. Ceci est une vérité de première évidence et l'histoire des peuples démontre que tant que les classes élevées ont pratiqué la vertu, ont été fidèle aux enseignements évangéliques, les classes laborieuses ont été honnêtes et probes. Mais quand le mal moral s'est développé dans un pays, quand il est devenu cette perturbation nationale, ce bouleversement que les langues appellent révolution, l'observateur doit toujours avouer que le germe du mal est descendu du faite de l'échelle sociale, que la noblesse et la bourgeoisie étaient incroyables et voltairiennes.

Que les catholiques, qui par leur naissance ou par leur formation intellectuelle appartiennent à l'élite de la société se pénètrent bien de cette vérité, elle renferme la clef du problème social.

Allons donc au peuple, mais allons à lui avec la lumière qui rayonne d'une vie de probité, d'honneur et de dévouement. Disons lui que l'autorité n'est pas un privilège donné au riche pour exploiter le pauvre, mais qu'elle vient de Dieu et faisons en sorte que le travailleur voie que telle est notre croyance et surtout l'âme de notre conduite. Exigeons de nos subordonnés l'accomplissement de tout leur devoir, mais aussi que la bonté déborde la justice ; et le journalier saura distinguer ceux qui le traitent en frère et ceux qui le traitent en serf.

Apprenons aux travailleurs par une vie sans reproche à respecter ce sanctuaire, après l'église le plus hospitalier à la vérité, à la vertu, à l'ordre, qu'on appelle la maison familiale, le foyer... En dehors il n'y a que désordre, boue et larmes...

Que dirons-nous du capital ? car voilà la « bête noire », objet des convoitises de la foule. Il est un fait incontestable, à savoir que la fortune parait au peuple toujours de plus en plus une injustice criante. Pourquoi cela ? C'est parce qu'il en est trop qui ne savent pas en faire un bon usage ; parce que on oublie que l'avocat populaire du capital, le plus éloquent et le seul capable de le justifier aux yeux des masses, c'est l'usage chrétien de cette fortune ; c'est-à-dire, de la part de ceux qui la possède, une vie laborieuse, puis un emploi généreux du superflu.

Il ne suffit pas de prêcher les vérités de la religion ; sans doute c'est à la connaissance de celle-ci, qu'en dernière analyse, tendent tous nos efforts. Cependant ne l'oublions pas : l'ouvrier et composé d'une âme et d'un corps. Prenons garde de séparer la religion du reste de la vie humaine. Forçons toutes les portes, mêlons-nous à tout : politique, finances, commerce, sciences, beaux arts, littérature, sociétés de chant,

de gymnastique et de tir, agriculture, cela afin que le peuple nous connaisse, qu'il comprenne que nous voulons son bonheur, et ainsi nous apporterons à tout la bénédiction qui suit les pas de l'enfant de Dieu. Faisons tout pour l'ouvrier, venons-lui en aide dans le souci du pain, du foyer, du chômage et de la maladie, de l'éducation, de l'instruction et de l'avenir de ses enfants. L'ouvrier n'est point ingrat, il se souviendra de nous et, en pensant à nous, se souviendra de Dieu.

F.